

ARCHIVES D'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE

DE MÉDECINE LÉGALE

ET

DE PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE

fondées en 1886 avec la collaboration du Dr Albert BOURNET,
transformées en 1893 avec Gabriel TARDE et en 1904 avec Paul DUBISSON

publiées sous la Direction de

A. LACASSAGNE

avec la Collaboration de

A. BERTILLON, R. GARRAUD, LADAME, MANOUVRIER, A. BERTRAND

Secrétaire de la Rédaction : Dr ÉTIENNE MARTIN, agrégé à la Faculté de Médecine

Secrétaire Adjoint : ANTOINE LACASSAGNE, interne des Hôpitaux

Paraissant tous les mois par Fascicule d'au moins 80 pages

G. TARDE

de l'Institut, Professeur au Collège de France

INTERPSYCHOLOGIE INFANTILE

ÉDITEURS

A. REY ET C^{IE}
4, rue Gentil
LYON

MASSON ET C^{IE}
Boulevard St-Germain, 120
PARIS

Rédaction : *Institut de médecine légale de la Faculté de Lyon,
ou Dr LACASSAGNE, 1, place Raspail, Lyon.*

Administration : *A. REY & C^{ie}, éditeurs, 4, rue Gentil, Lyon.*

ABONNEMENTS : } France et Colonies. 24 francs
 } Étranger (Union Postale). 27 fr. 50
Prix de l'année parue : 40 francs

ARCHIVES
D'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE
DE MÉDECINE LÉGALE
ET DE PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE

MÉMOIRES ORIGINAUX

INTERPSYCHOLOGIE INFANTILE ¹

Par M. G. TARDE

de l'Institut, Professeur au Collège de France.

... Une chose que je n'ai pu qu'indiquer, que je n'ai jamais suffisamment montrée et mise en relief comme elle le mérite, c'est que le rapport d'imitation s'accompagne toujours, plus ou moins, de l'exercice d'une autorité. Cela est certain au début de la vie sociale, qui commence pour chacun de nous dès le plus bas âge, — car c'est tout enfants que nous entrons dans le monde social, et il n'y a pas d'exemple d'adultes y entrant pour la première fois, sans initiation enfantine préalable. — Or, l'enfant n'imité jamais que des adultes autour de lui, dont il sent la supériorité. L'exemple du parent, du maître, du supérieur descend sur lui. Ce n'est pas alors l'exemple d'un milieu social, d'une collectivité impersonnelle, qui s'impose à lui autoritairement; pour l'enfant, le milieu social n'existe pas. Ce

¹ Le fragment qu'on va lire est tiré du dernier cours professé par Gabriel Tarde au collège de France en 1903-1904, sur l'*Interpsychologie* ou la *Psychologie intermentale*. Le manuscrit de ce cours est destiné à paraître dans son entier très prochainement, autant du moins que le permet l'état inachevé de certaines parties.

La leçon ci-dessus est l'une des dernières qui furent professées par Tarde; elle était suivie d'une autre sur l'*interpsychologie écolière* dont il ne reste malheureusement que des notes fragmentaires. A. et G. T.

qu'il subit, ce qu'il a joie à subir, c'est l'autorité de telle ou telle personne déterminée.

Plus tard aussi, toute la vie, à des degrés inégaux et sous des formes diverses, l'enfant devenu adulte, homme mûr, vieillard, ne copiera jamais que parce qu'il aura préjugé ou senti la supériorité de ce qu'il imitera sur ce qu'il avait l'habitude de faire jusque-là... Toutefois, remarquons que la supériorité sentie n'est pas toujours une supériorité de personne; il n'en est ainsi qu'au début de la vie mentale et sociale. Peu à peu, la supériorité du fait, de l'acte servant de modèle et non de la personne qui agit ainsi, se fait sentir seule, et le plus obscur des hommes peut être imité quand il prend une initiative jugée heureuse.

Le petit enfant n'est jamais seul que quand il dort. Les yeux ouverts, il trouve toujours un visage connu où *prendre* son regard. La solitude éveillée, tant soit peu prolongée, n'est connue que des adultes.

Le nombre des personnes avec lesquelles il entre en rapport — en rapport de copie à modèle, ou de disciple à maître, ou de sujet à monarque, toujours — va en augmentant graduellement jusqu'à son entière formation...

Il commence par ne voir que sa nourrice ou sa mère. C'est une société à deux, où la suggestion est unilatérale. Et il n'est pas surprenant que la suggestion hypnotique aide si puissamment à expliquer la vie sociale, le lien social, si l'on réfléchit que l'initiation de tout homme à la vie sociale a commencé dès son enfance et que le rapport de l'enfant avec la nourrice ou la mère qui le soigne est étrangement semblable à celui de l'hypnotisé avec l'hypnotiseur. Nous entrons donc dans la vie sociale, d'abord par une suggestion véritable, c'est-à-dire produite par une seule personne; puis, le nombre des personnes qui nous suggestionnent venant à augmenter, ces suggestions se neutralisent en partie et notre indépendance apparente résulte de leur complication croissante.

L'enfant ne commence à avoir des camarades et, par suite, à pouvoir connaître la suggestion mutuelle, que plusieurs années après n'avoir eu pour société que sa nourrice ou sa mère, ou son père, ou ses autres parents plus âgés, tous de « grandes personnes ». L'âge où, pour la première fois, il est mis en rap-

port (de jeu) avec d'autres enfants marque une ère nouvelle pour lui.

La nature des grandes personnes ou des petites personnes avec lesquelles l'enfant est ainsi mis en relation, leur plus ou moins d'autorité sur lui ou d'affinité avec sa nature, contribue beaucoup à sa formation. Si grande cependant que soit cette influence sur une organisation toute molle encore et plastique, il ne faudrait pas croire qu'elle soit prépondérante. Car, avant tout, il faut compter avec l'évolution cérébrale qui ne dépend que très indirectement de ces contraintes extérieures. Les lettres ou les dessins tracés par incision sur l'écorce d'un jeune arbuste ont beau être des empreintes profondes, ce n'est pas là la cause de la croissance de l'arbre, ni même, en général, de la forme qu'il revêtira en grandissant, — quoique telle ou telle incision puisse avoir pour effet de déterminer une plaie ou un avortement de rameau en un endroit. Aussi ne puis-je accorder à Pérez, par exemple, qu'il soit nécessaire de commencer dès la première année l'éducation des enfants, — ni même à Baldwin que le choix des deux ou trois camarades du petit enfant exerce une influence tout à fait décisive sur sa formation intellectuelle et morale. Et je suis d'avis que les préoccupations pédagogiques de l'heure présente, si elles se fondent sur cette idée qu'en s'emparant éducativement de l'enfant on est sûr de disposer de l'homme plus tard, préparent bien des déceptions. Si la suggestibilité de l'enfant est beaucoup plus grande que celle de l'homme, son cerveau, en revanche, est plus tendre, et précisément parce qu'il n'est pas encore anatomiquement achevé, a des ressources intérieures bien plus profondes pour résister aux suggestions du dehors : l'évolution cérébrale, en lui, suivant son cours en grande partie autonome, efface ou recouvre singulièrement les effets de l'éducation reçue par lui. Plus tard, sa suggestibilité s'amoindrit; mais il ne peut plus opposer alors à l'influence des exemples du dehors, devenus plus nombreux et plus massifs, cette force évolutive qui s'est épuisée... Ainsi, il peut arriver souvent que les actions suggestives exercées sur les adultes l'emportent finalement en efficacité sur celles que subit l'enfant... — Les applications politiques et morales de cette remarque, seraient importantes : on pourrait en conclure que, après s'être emparé de l'enseignement, l'Etat sera conduit à

s'emparer aussi de la Presse. Car le journal, non par lui-même, mais indirectement par les réflexions et les conversations qu'il provoque, par l'opinion publique dont il sert à diriger le courant, agit sur l'homme fait autant que le professeur sur l'écolier...

L'enfant ne connaît pas les suggestions impersonnelles, c'est-à-dire la pression exercée par une grande masse, foule ou public. Il ne subit que des actions personnelles, il cède à des exemples distincts et non confondus pêle-mêle... Et il n'y a rien en lui qui ne soit le reflet d'autrui, reflet inconscient toujours de quelqu'un qu'il connaît toujours... (A mesure qu'il grandira, il imitera de plus en plus consciemment des modèles de moins en moins connus distinctement).

L'enfant qui a de petits frères doit se développer autrement que le fils unique. Celui-ci doit être, en général, plus passif, plus craintif, plus habitué à recevoir sans jamais rendre, en fait d'exemples et d'influences. Le contact avec des petits frères doit développer plus tôt l'esprit d'initiative, d'indépendance, de réaction contre les actions du dehors... Un pays de fils uniques doit être, donc, moins entreprenant qu'un pays à natalité abondante.

L'enfant n'a jamais à se défendre contre ses parents, à leur rendre n'importe quoi, à échanger avec eux, comme avec ses frères, des cadeaux et des coups. Il s'habitue donc nécessairement, s'il est fils unique, dans ses rapports avec eux, à attendre d'eux tout secours, tout appui, tout aliment, sans nulle réciprocité: ce sera là plus tard son attitude à l'égard de l'État, qui deviendra son père nourricier...

Il faut à l'enfant, donc, des frères et des sœurs, et aussi des camarades. Rien de plus dangereux, c'est bien connu, que les éducations particulières, par précepteur, à domicile, sans camarades. Les petits dauphins de France étaient à plaindre... Il est bon même, dès que leur âge le permet, de ne pas trop circonscrire le groupe, d'abord très étroit, de leurs amis. Sur le danger des amitiés exclusives. — toujours assez ambiguës — entre enfants, Baldwin présente des considérations excellentes et qui pourraient être utilement combinées avec les études de Sighele sur le crime ou la folie à deux. Certaines âmes trop tendres ont avorté sous

l'action néfaste d'unions trop jalousement étroites entre deux sœurs, deux frères, deux amis, par le rétrécissement graduel du champ de la conscience et de l'imitation, qui en est la conséquence. — Ceci sous la réserve de ce que j'ai dit tout à l'heure sur la compensation de la suggestibilité extrême des enfants par leur rapide évolution cérébrale, qui emporte dans son courant bien des impressions de ce genre, même très profondes. — Il n'en est pas moins vrai qu'il importe, le plus tôt possible et le plus possible, d'accroître le nombre et la variété des influences qui enveloppent l'enfant, si l'on veut que son originalité se dégage et s'accroisse. Le *nunquam duo* des éducateurs religieux est fondé sur une observation vraie de l'enfance.

Il faut aussi veiller avec soin, bien entendu, sur le choix des camarades, surtout des grands ; car l'enfant est encore plus porté à imiter l'enfant plus âgé que les grandes personnes. En outre, c'est bien plus profondément, que l'exemple de l'ami son aîné pénètre en lui. Il lui emprunte tout de suite ses sentiments, ses idées, tandis qu'il ne commence d'abord à copier que les dehors des adultes, et le plus souvent l'imitation dont ceux-ci sont l'objet s'arrête là...

Mais, je le répète, ce qui importe surtout, c'est de ne pas faire de l'enfant un *Emile*, élevé dans un désert et soumis à un enveloppement suggestif des plus dangereux.

Le petit enfant, par le fait même qu'il subit très fort la suggestion du petit nombre de grandes personnes parentes ou de frères plus âgés qui l'entourent, ressent une vive antipathie ou un vif éloignement en présence des étrangers. Vaincre cette répulsion naturelle est la difficulté que rencontre le progrès de son éducation et de son initiation à la vie sociale... On sait que souvent, — et toujours même aux époques barbares, — cette répugnance n'est pas vaincue. Alors l'esprit de famille, ou l'esprit de caste, triomphe sans rival.

Mais revenons à l'enfant au berceau... A quel âge l'enfant nouveau-né, après avoir confondu les personnes qui l'entourent dans l'ensemble confus des objets quelconques mobiles ou immobiles devant ses yeux, commence-t-il à regarder ces personnes comme des objets tout à fait à part et particulièrement dignes de son attention ? De très bonne heure assurément, dès que son

regard se fixe sur elles avec une certaine persistance inaccoutumée : d'après Pérez, le visage humain intéresse l'enfant dès l'âge de six semaines ; un sourire, une caresse, un aspect bienveillant le font sourire.

Pouvons-nous croire que, dès le moment où ces personnes se détachent ainsi sur le fond continu de ses perceptions, il les regarde comme semblables à lui-même ? Est-ce qu'il ne se regarde pas d'abord, à l'inverse, comme calqué sur elles ou devant l'être ? Et n'est-ce pas par le penchant même à se modeler sur elles qu'il est conduit à les concevoir comme de même nature que lui-même ? En sorte que c'est en les pénétrant peu à peu qu'il apprendrait à prendre connaissance de lui-même comme sujet ?

Pour l'enfant nouveau-né, tout l'univers se divise, comme pour l'animal, en ce qui est bon à manger et ce qui ne l'est pas. Un peu plus tard, l'enfant, comme l'animal, décompose la première catégorie d'objets en choses bonnes à manger et choses qui donnent à manger. Or, les choses bonnes à manger, aussi bien que les choses qui donnent à manger, ce sont les grandes personnes, la nourrice, la mère, la bonne... De là l'intérêt hors ligne que les personnes présentent pour l'enfant et qui les fait se détacher en relief si puissant sur le fond du tableau de l'Univers... On a dit, il est vrai, que l'enfant — comme le sauvage animiste — est porté à personnifier les choses et, par suite à supprimer la distinction entre les choses et les personnes. Et, quoiqu'on ait peut-être exagéré cette tendance en lui, il est certain qu'elle existe ; Bernard Pérez a tort, je crois, de trop la méconnaître. Mais il est essentiel d'ajouter que l'enfant est loin de personnifier toutes choses ; les choses auxquelles il semble prêter une sorte d'âme (son biberon notamment), avec une dose plus ou moins forte d'illusion, sont seulement les choses qui l'intéressent vivement par leur mobilité et leur utilité, à l'instar des personnes. Aussi ne peut-il se passer longtemps de celles-ci...

L'enfant s'ennuie quand il est seul ; il a besoin d'avoir quelqu'un auprès de lui. Ce n'est que plus tard et peu à peu que les arbres, les eaux, les objets inanimés suffisent à lui tenir compagnie. Mais c'est qu'alors il aura projeté son âme dans la nature, poétiquement personnifiée.

Est-ce parce que les personnes sont ce qu'il y a de plus mobile autour d'eux qu'elles attirent et fixent l'attention des enfants ? Oui, mais ce n'est pas seulement pour cela, ni même parce que les mouvements des personnes sont les plus variés, les plus compliqués de tous ceux qui frappent leur vue ou leur ouïe. C'est aussi parce que ces mouvements les intéressent le plus, et à cause de leur utilité (ou du contraire), et à cause aussi d'une affinité innée, instinctive, pour ce genre de spectacle... Les enfants discernent les moindres jeux de physionomie longtemps avant de remarquer les différences, plus visibles pourtant, d'objets inanimés, même en mouvement.

Si l'enfant naissait tout formé pour la vie indépendante, comme les petits mammifères supérieurs qui, dès le jour de leur naissance, ont le sens instinctif de l'espace et de la direction, savent marcher, nager, chercher leur proie — la vie sociale n'aurait jamais eu l'importance et le développement qu'elle a acquis dans l'espèce humaine. Mais l'enfant naît encore incomplet, incapable de vivre isolé et libre, obligé de recourir au secours continu d'autrui — d'un autrui de plus en plus nombreux et dispersé sur la terre. De là le progrès social, par l'adaptation progressive de l'enfant à la vie de société.

Baldwin dit très bien : « L'enfant a toute une série d'attitudes spéciales à l'égard des personnes et qu'on ne lui voit jamais prendre à l'égard des choses. » Parmi ces attitudes spéciales, notons ces marques de répulsion ou d'attraction à première vue que lui inspirent certains visages, surtout des visages d'inconnus... Il a donc des sympathies et des antipathies. La sympathie, sentiment sans lequel la sociabilité serait inconcevable, est très précoce chez lui. Dès l'âge de trois mois, d'après Bernard Pérez, la faculté de sympathie commence à se manifester nettement chez l'enfant. Elle se développe, un peu plus tard, dans ses rapports de jeux avec ses camarades, sous la forme de sympathie de plaisir et, sous cette forme déjà, elle combat puissamment l'instinct non moins héréditaire de cruauté qui le porte à faire souffrir et à tuer les animaux.

Autre rapport singulier de l'enfant avec les personnes et non avec les choses : l'intimidation. Darwin n'a vu se manifester qu'à l'âge de deux ans et demi, chez son enfant, des signes de

timidité. Mais Pérez est d'avis que l'enfant est bien plus tôt timide... De très bonne heure donc, l'enfant est intimidé par les grandes personnes. Il ne l'est qu'en leur présence et par elles. Et c'est par là que sa manière d'être impressionné par les personnes se distingue le plus nettement de l'impression que lui font les choses. Baldwin, il est vrai, s'efforce de rattacher la timidité infantine à la peur et y voit une origine *phylogénétique*. Mais où en est la preuve? Et qu'y a-t-il de commun entre la crainte que la vue d'un gros chien étranger inspire à un petit enfant et le trouble d'intimidation qu'il ressent à la vue d'une personne étrangère qui le caresse?

On a essayé d'expliquer, en partie, le développement de l'enfant par la théorie de la *récapitulation*.

Suivant la théorie de la récapitulation, le développement mental de l'enfant doit correspondre, *grosso modo*, à l'évolution psychologique dans la série animale. Les points de correspondance, d'après Baldwin, porteraient, d'abord, sur le point de départ, qui serait dans les deux séries la phase hédonique, c'est-à-dire « une simple contractilité exprimant les premiers sentiments de peine et de plaisir ».

Je le veux bien; mais je ferai remarquer que la peine et le plaisir impliquent nécessairement la *tendance*, l'appétit, le désir ou plutôt à la fois le désir et la perception vague d'un objet, c'est-à-dire, au fond, le *vouloir*, comme le voulait Schopenhauer. C'est donc une erreur de se représenter l'évolution mentale (soit dans l'ontogenèse, soit dans la phylogenèse) comme ne faisant apparaître la perception, la pensée, la volition que peu à peu, longtemps après la peine et le plaisir. L'évolution consiste à développer ce qui était enveloppé dans le germe mental primitif, dans le vouloir complexe et confus, d'où, peu à peu, la croyance et le désir se distinguent, se séparent, s'accroissent, — sauf, inversement, à se rejoindre peu à peu, plus tard, dans la volonté consciente et verbale, dans la volonté telle que le milieu social seul peut la faire éclore et épanouir¹.

¹ D'ailleurs, Baldwin lui-même cite plusieurs exemples d'exceptions graves à la règle ou prétendue règle de la récapitulation. Notamment, l'enfant passe directement de l'époque *suggestive* à l'époque *volontaire*, en omettant la phase *instinctive* qui sépare ces deux époques dans la série phylogénétique. Il accom-

Baldwin lui-même reconnaît implicitement l'insuffisance de son explication toute hédonistique du développement de l'enfant par des expériences de plaisir et de peine. « La suggestion est un stimulant aussi original que la peine et le plaisir », dit-il quelque part très bien. Cela signifie que les explications des habitudes de l'enfant, de ses décisions, de ses caprices apparents ne sauraient être simplement tirées des expériences de peine ou de plaisir emmagasinées dans sa mémoire et des associations d'idées qui en résultent. Il y faut joindre l'impulsion désintéressée qui provient de l'exemple suggestif, indépendamment de toute arrière-pensée utilitaire.

Le *suggestionisme* complète l'*utilitarisme* chez l'enfant (si utilitarisme se peut dire). L'enfant prend plaisir, d'abord, à imiter un son ou un geste d'autrui, puis à le répéter, à s'imiter soi-même de mieux en mieux... Mais ce plaisir qu'il y a pris d'abord n'est venu qu'après l'obéissance à la suggestion.

J'ai à critiquer, en passant, le sens beaucoup trop large que Baldwin donne à l'idée d'imitation. Il voit en elle, et avec raison, l'agent premier à considérer dans la genèse mentale de l'enfant. Mais il a le tort d'aller jusqu'à la confondre parfois avec l'hérédité même¹. On m'a accusé moi-même d'étendre trop le sens de cette notion. Mais Baldwin me fait un reproche inverse. Pour justifier le sens large dans lequel j'emploie le mot *imitation*, je ne puis mieux faire que de reproduire un passage où Baldwin résume l'acception extrêmement large qu'il donne au même mot : « Nous disons d'un perroquet qu'il imite le passereau ; du castor qu'il imite l'architecte ; de l'enfant qu'il imite sa nourrice ;

plit ce saut, abréviation considérable, grâce à l'hérédité directe d'une structure organique profondément différenciée par d'innombrables sélections.

¹ Baldwin fait remarquer, par exemple, que beaucoup de capacités, bien qu'innées, « n'apparaissent, ne se perfectionnent, ne se développent, chez l'animal, que grâce à l'imitation de leur propre espèce ». Il cite le coquerico des jeunes coqs, l'aboïement des jeunes chiens, le type de nid chez les jeunes oiseaux ; tout cela, paraît-il, demeure atrophié et incomplet lorsque ces animaux sont privés de l'exemple des autres... L'instinct héréditaire complété ainsi par l'imitation, cette collaboration de l'imitation et de l'hérédité, qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve-t-il que l'imitation et l'hérédité sont même chose au fond ? Non, pas le moins du monde. Les complémentaires, en général, sont dissemblables...

de l'homme qu'il imite son maître... Ces quatre cas représentent des mouvements typiques dans la psychologie de l'action : imitation volontaire chez l'homme, suggestion chez l'enfant, réflexe chez le perroquet, instinctive chez le castor... Cependant, ce sont bien là quatre cas d'imitation, et tout le monde nous comprend quand nous leur appliquons ce terme. »

En réalité, il est abusif d'appeler imitation le fait du castor qui, lui, n'imité en rien l'architecte humain. Là où il y a similitude spontanée, sans modèle copié, il n'y a pas imitation.

Baldwin a donc inexactement compris et défini la notion d'imitation... Seulement, il résulte de tous les développements auxquels il se livre, que j'ai eu raison de voir dans la nutrition-génération l'analogie vitale de l'imitation. Ces deux grands procédés de répétition, l'un vital, l'autre social, ont des analogies frappantes et se suivent avec continuité.

Quant au principe général qui sert de guide à Baldwin pour expliquer le développement mental de l'enfant, à savoir la *sélection fonctionnelle*, j'ai quelques mots à en dire.

Deux sélections à considérer, dit Baldwin : la sélection *naturelle*, qui s'exerce entre les organismes différents, et la sélection *fonctionnelle*, qui s'exerce entre les modes d'action ou de réaction différents d'un même organisme. Cette distinction est très juste. Seulement, il est clair, ce me semble, — après avoir lu l'exposé des idées de Bain et de Spencer à ce sujet, fait par Baldwin lui-même, — que l'embarras des évolutionnistes est bien plus grand pour expliquer le progrès des adaptations d'organisme, moyennant la sélection fonctionnelle, que le progrès des espèces moyennant la sélection naturelle. Et cela tient, d'après moi, à ce que la sélection naturelle implique un postulat que la sélection fonctionnelle ne saurait admettre (au moins quand il s'agit des animaux et de leurs fonctions plus ou moins conscientes). Ce postulat, c'est que toute variété tend à se reproduire par hérédité. Étant donné cela et cet autre postulat (aussi merveilleux et inexplicable d'ailleurs) de la production continuelle de nouvelles variétés viables, il est aisé de comprendre que la mieux adaptée des variétés, seule survivante, se conserve ensuite, parce qu'elle tend à se répéter (comme toutes les autres, non élues et disparues, y tendraient aussi).

Mais, parmi les modes de réaction d'un organisme naissant à la suite d'un stimulant extérieur (rayon de soleil, piqûre, brûlure, pluie froide, etc...), la sélection fonctionnelle, me dites-vous, trie la réaction utile, ou la plus utile, et la fait se reproduire, se répéter seule, en empêchant les réactions nuisibles de se répéter. Pourquoi en est-il ainsi? Pouvez-vous dire que c'est parce qu'il y a un penchant, commun à tous les modes de réaction, à se reproduire, et que l'acte le plus utile, étant seul survivant, a seul pu réaliser cette tendance? Vous ne le pouvez pas; car votre conscience vous atteste ici qu'il y a des modes de réaction accompagnés de douleur, qui ont une tendance à ne pas se répéter, et que, seuls, les états accompagnés de plaisir tendent à se répéter. Or, comment se fait-il que ce soient précisément les modes d'action ou de réaction utiles à la conservation ou au développement de l'organisme qui soient accompagnés de plaisir, et que ce soient les plus nuisibles qui soient accompagnés de douleur? Direz-vous que cette coïncidence merveilleuse (moins parfaite que je ne le dis, d'ailleurs, et non sans des exceptions graves) ne s'est opérée qu'à la longue et à la suite d'une sélection aussi, ou plutôt de l'élimination des individus chez lesquels les actes nuisibles étaient sentis comme agréables? Cela complique étrangement le problème, c'est en quelque sorte une sélection fonctionnelle du second degré qu'on charge d'expliquer la conservation de l'être vivant.

Mais ce qui reste inexplicable toujours, c'est, malgré cette hypothèse, l'existence de ces deux états antithétiques, la peine et le plaisir. Et l'on ne voit pas, s'ils sont ajustés de la sorte mécaniquement, et sans nulle préordination innée, à la non-répétition ou à la répétition de certains actes nuisibles ou utiles, on ne voit pas pourquoi ils ont apparu, à quoi ils sont bons: leur apparition, dans cette hypothèse, n'a fait que contresigner, sans y rien ajouter, le triage fait par l'épuisement des combinaisons fortuites et non viables.

Il est clair que les sensations agréables ou pénibles ont été, au contraire, un des procédés les plus originaux d'harmonisation vivante... Mais alors il faut admettre, pour expliquer leur naturelle coïncidence, dans la majorité des cas et avant tout ajustement fortuit, avec les modes de réaction favorables ou défavo-

rables à la conservation de l'être, il faut admettre que la peine et le plaisir sont simplement la traduction consciente de désirs organiques qui leur préexistent — le désir de la conservation et du développement de l'être. — Donc, les désirs conscients de répétition qui résulteraient des états agréables seraient simplement l'expression spécifiée des désirs inconscients et vagues de conservation et de développement, de même que les répugnances conscientes à la répétition qui résulteraient des états pénibles seraient simplement l'expression spécifiée des répugnances vagues et inconscientes de l'être à la désorganisation et à la mort... Des désirs sourds, et peut-être des croyances sourdes : de là il faut partir, et non de sensations, pour expliquer la vie animale, et sans doute la vie végétale aussi bien.

Mais, s'il en est ainsi, la leçon que vient de nous donner l'étude de la sélection fonctionnelle ne devrait pas être perdue en ce qui concerne la sélection naturelle, et, par analogie, nous devrions soupçonner que, aux variations les plus utiles au progrès de l'espèce, correspond une tendance spéciale (cachée à nos observations) inhérente aux organismes mêmes, et qui se traduirait par une fécondité spontanément plus grande dans les variations les meilleures, de même que les variations monstrueuses ou moins adaptées se reconnaissent déjà à un besoin de stérilité, de non-reproduction. Car ce n'est point par sélection, par éliminations extérieures, que les variations individuelles monstrueuses ou très anormales disparaissent, c'est en vertu de leur stérilité relative et constitutionnelle en quelque sorte...

G. TARDE.

Reconstituant général,
Dépression
du Système nerveux,
Neurasthénie.

PHOSPHO-GLYCÉRATE
DE CHAUX PUR

NEUROSINE PRUNIER

NEUROSINE-SIROP — NEUROSINE-GRANULÉE
NEUROSINE-CACHETS

DÉPOT GÉNÉRAL :
CHASSAING et Cie, Paris, 6, avenue Victoria

Débilité générale,
Anémie,
Phosphaturie,
Migraines.

LE

ROZAY-SAINTE-CYR

à SAINT-CYR-AU-MONT-D'OR (près Lyon)

Etablissement médical de 1^{er} ordre. — Altitude 400 mètres.
Exposition ensoleillée et très salubre.
Vue panoramique incomparable. — Très grand confortable.
Chauffage central. — Galeries vitrées. — Prix modérés.

OUVERT A MM. LES DOCTEURS ET CHIRURGIENS

MALADIES NERVEUSES : *Neurasthéniques angoissés, phobiques, paralytiques généraux, vieillards débiles, enfants arriérés.*
Ces malades sont surveillés et traités par le D^r MAURICE, ex-interne de la clinique psychiatrique de la Faculté de Lyon, ou par un autre docteur selon le désir du malade.

DYSPEPTIQUES ANCIENS : *Dilatation de l'estomac, constipation ancienne, entérite muco-membraneuse.*
Régime alimentaire approprié à l'état du malade.

AFFECTIONS CHIRURGICALES CHRONIQUES : *Maux de Pott, coxalgies, affections des voies urinaires, affections pelviennes chroniques chez la femme, affections péritonéales chroniques, convalescents après opérations graves, asthénies d'origine chirurgicale, etc. — Salle d'opérations selon les dernières règles de l'hygiène.*
Les malades sont traités par leur chirurgien et surveillés quotidiennement par le D^r GABOURD, ex-interne des hôpitaux de Lyon.

Téléphone: 10, par Saint-Cyr.

VILLA DES ROSES

C. Perrachon, Propriétaire

MAISON DE CONVALESCENCE ET DE SANTÉ

AVEC PAVILLONS D'ISOLEMENT

TRAITEMENT DE LA NEURASTHÉNIE

SOINS SPÉCIAUX POUR PERSONNES AGÉES DES DEUX SEXES

HYDROTHÉRAPIE

62, Route de Francheville, Lyon-St-Irénée

Etablissement Médical de Meyzieux (Isère) près LYON

Fondé en 1881 par le Dr COURJON, Directeur général

Eclairage électrique, chauffage à la vapeur, parc et jardins de 80.000 mq.

Téléphone 5

MALADIES NERVEUSES — AFFECTIONS CHRONIQUES

Cures de régime (chroniques, convalescents, etc.) - Cures de sevrage (alcool, morphine, tabac, éther, etc.) - Cures d'isolement (Neurasthénie, névroses diverses, etc.)

HYDROTHÉRAPIE — ELECTROTHÉRAPIE — MASSAGE

ANNEXE A : *Maison de Santé*
légalement autorisée pour la cure des
Affections mentales, Délires divers, etc.

Parillon spécial pour Psychiques convalescents
Médecin-Directeur :
Dr LARRIVÉ.

ANNEXE B : *Institut Médico-Pédagogique*
pour le traitement et l'éducation des
Enfants arriérés et nerveux.

Directeur de l'enseignement :
LOUIS GRANDVILLERS,
ex-professeur à l'Institution nationale des
Sourd-Muets et à l'Asile-Ecole de Bicêtre.

Pour renseignements s'adresser au Directeur, à MEYZIEUX,
ou au Dr COURJON, à Lyon, 14, rue de la Barre, les lundis, mercredis et samedis, de 3 h. à 5 h.

Téléphone 29.2

AUTOCHROMES — LUMIÈRE —

Grâce à de récents perfectionnements apportés à la fabrication des

“ PLAQUES AUTOCHROMES ”

les *Manipulations* de ces plaques sont très *simplifiées*
et les

PRIX sont RÉDUITS

considérablement depuis le

1^{er} MARS 1909

DEMANDER NOUVEAU TARIF ET MODE D'EMPLOI

A LA

Société A. LUMIÈRE ET SES FILS

Lyon - Monplaisir